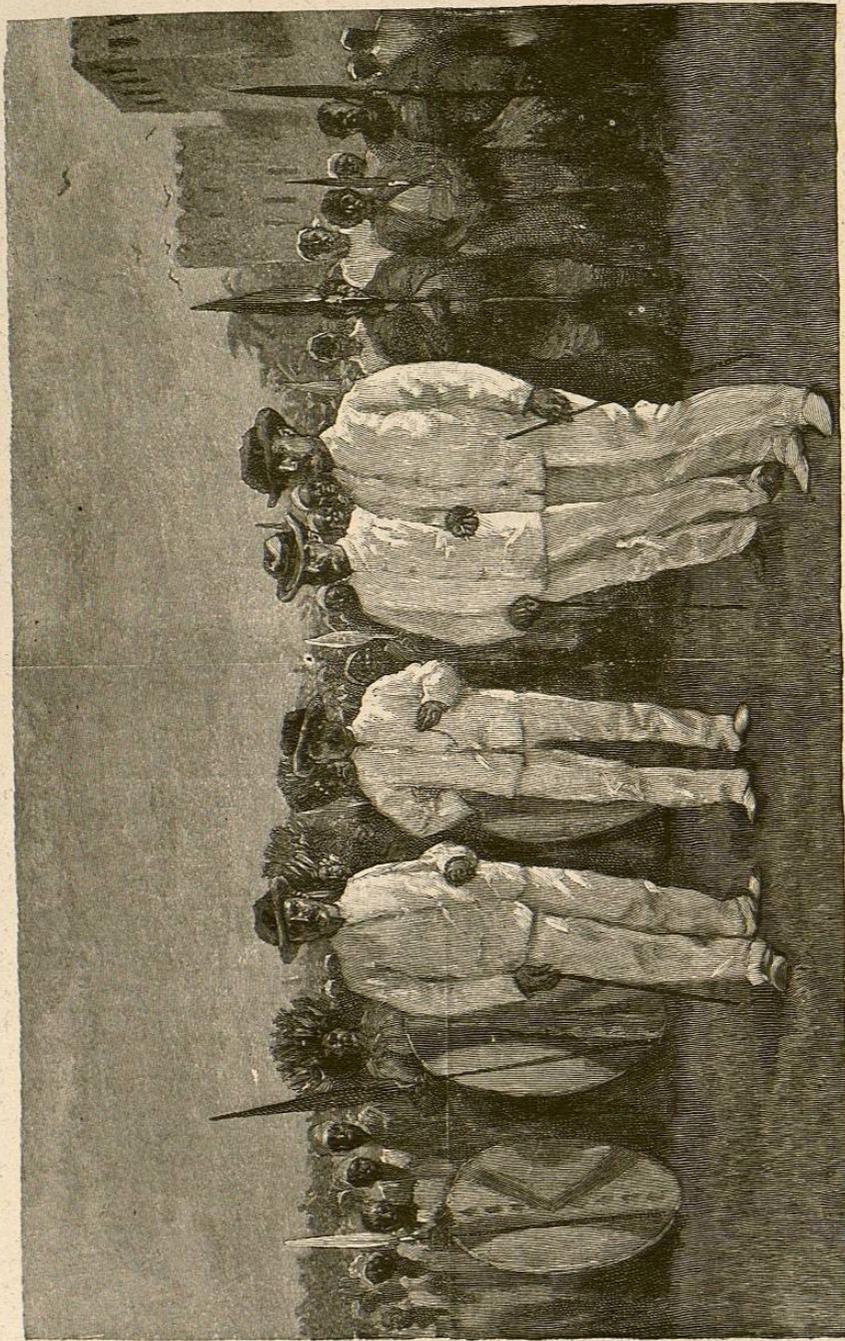


Tarya, un mahométan de l'Inde orientale, opulent négociant de Bombay, ayant de nombreuses caravanes d'Arabes et de Zanzibari qui parcourent l'intérieur du continent. Parmi ses clients il compte Hamed bin Mohamed, dit Tippou-Tib. Il m'apprit incidemment qu'il détenait une somme de 265 000 francs en or, payée par le gouvernement de l'État libre du Congo pour ivoire acheté par le lieutenant Becker au même Tippou-Tib. Sans le savoir, Djaffar Tarya me mettait en position d'amener Tippou-Tib devant le tribunal des consuls à Zanzibar pour y répondre de dommages occasionnés à des sujets anglais, — les membres du Comité de secours — et rembourser les dépenses occasionnées par les fausses assurances données devant le consul général Holmwood, que lui, Tippou-Tib, fournirait de porteurs l'expédition de secours. Contre cette promesse de 600 pagazi, il avait reçu libre passage et nourriture de Zanzibar à la Pointe de Banana, pour lui-même et 96 de ses suivants, ce qui représentait une somme de 48 500 francs, et pour le trajet de Banana jusqu'aux Chutes Stanley, 48 500 autres francs. A Yambouya, il avait reçu 47 ballots d'étoffes, environ 50 caisses de poudre, 50 autres de cartouches en paquets, puis des carabines remington et à éléphants, des revolvers, plus 5 200 francs en marchandises, livrées à son employé Mouini Somaï, toujours sous la promesse qu'il fournirait Barttelot de pagazi, jusqu'à ce que le major vînt à rencontrer, soit Stanley, soit Emin Pacha. Ce que Tippou-Tib ne fit que sur un parcours de 145 kilomètres environ, occasionnant par là un retard d'une année, pendant laquelle couraient les gages de 250 Zanzibari, un peu plus ou un peu moins. Le total des dommages que nous lui présentions en compte se chiffrait à 250 000 francs. Je frappai d'opposition tout argent qui pouvait être remis ès mains du sujet britannique Djaffar Tarya, au nom dudit Hamed bin Mohamed, jusqu'à ce qu'un tribunal anglais eût décidé, jugeant en équité si le Comité de l'expédition n'a pas droit au remboursement du surplus des dépenses. Si stricte justice est faite à ce malin personnage, le Comité Emin se trouvera en position de payer à chaque survivant des Zanzibari une gratification de 750 francs et 25 000 francs à chacun de nos officiers, ce que nous désirons vivement.



Les fidèles à Zanzibar (d'après une photographie).

Dès mon arrivée au Caire le 16 janvier, et sitôt après avoir fait remise aux autorités compétentes de mes 250 réfugiés, je cherchai une maison retirée pour y écrire le récit de mes aventures pendant les trois dernières années : *Dans les Ténèbres de l'Afrique*, histoire de notre recherche d'Emin, le gouverneur de l'Equatoria, sa délivrance et son retour. Je trouvai mon affaire à la villa Victoria, et le 25 janvier je pris la plume. Mais je ne savais comment débiter. Semblable à Elihou, j'étais plein de mon sujet et je voulais soulager mon âme en écrivant. Ma main avait oublié sa dextérité, une longue désuétude m'avait fait perdre l'art de la composition. J'opposai une digue à la foule trop pressée des réminiscences ; pages après pages échappèrent à ma réflexion laborieuse ; tandis qu'un jour ma plume courait sur le papier à neuf feuillets par heure, d'autres fois elle n'arrivait qu'à une centaine de mots. Enfin, après cinquante jours de travail acharné, et obéissant à une impulsion irrésistible, j'arrive au folio 905 de mon manuscrit ; non compris 400 lettres et 100 télégrammes. Excédé de fatigue, je demande au lecteur la permission de conclure.

Cette merveilleuse région de l'Afrique intérieure que nous avons traversée ensemble, montre d'inoubliables paysages. Partout nous emporterons le souvenir de la Grande Forêt. Cette sylvie éternelle se maintiendra d'âge en âge dans sa lointaine solitude. Ainsi qu'ils l'ont fait dans le passé, ainsi vivront et mourront ces arbres en des siècles de siècles. Enveloppées d'ombre comme les revenants dans la demi-obscurité du crépuscule, ces multitudes muettes et silencieuses veulent s'élever vers l'air et le soleil, monter plus haut, toujours plus haut. Combien de fois écouterons-nous le tonnerre craquant et roulant en échos, la foudre répercutée à travers le ténébreux silence ! Au matin nous verrons les brouillards de plomb, et dans les clairières le lustre des herbes qu'aiguaye la rosée, nous regarderons les reflets du feuillage humide et respirerons le parfum des fleurs.

Çà et là, — quelle misère ! — glissent à travers la mémoire les spectres d'hommes accroupis dans l'obscurité pluvieuse, frissonnant le froid, décharnés, aux yeux enténébrés par la faim, désespérés et perdus dans l'inconnu. Nous entendons le gémissement plaintif des moribonds, regardons les vagues silhouettes des cadavres nus, et tombons dans un acca-

blement morne. Des lueurs blanchissantes surgissent ensuite; l'aube matinale éclaire un paysage de la Terre aux Herbes, des collines bleuissantes, de jeune gazon que la brise fait ondoyer et chatoyer par la plaine. Des bosquets emplissent les creux et se prolongent en lignes sombres qu'estompe la distance; les mouvements du sol, vagues montantes et descendantes, vont échouer au pied des montagnes qui profilent leurs formes dans le vague azur du ciel. Plus rapide que l'hirondelle, la pensée s'élance dans les hauteurs sublimes, plane au-dessus des terrains brûlés, des bananeraies verdoyantes, au-dessus des lacs, tantôt bleus, tantôt argentés. Elle côtoie les colosses qui dominent la Semliki. Elle contemple le groupe de géants à tête blanche, trônant dans la gloire bien au-dessus du Monde noir. Elle écoute les échos des cataractes, regarde les ruisseaux glisser sur les pentes du Rouvenzori, comme des faisceaux de flèches argentées. Elle file à travers les nuages de pluie, les buées grises qui flottent au-dessus d'abîmes insondés, à travers l'éternelle brume de l'Oussongara. Puis, d'un bond joyeux, elle saute dans la fraîche atmosphère de l'Ankori et du Karagoué, — et droit à travers trois cents lieues de pacages mouchetés de troupeaux, elle va contempler l'Océan, qui roule ses flots d'azur de l'Afrique aux Indes Orientales.

Et maintenant, adieu Pacha, et vous capitaine Casati, adieu! Après avoir lu ces pages, vous saurez mieux que par le passé ce qu'il en a coûté de vies et de souffrances pour vous sauver. Pour ce qui me concerne, je ne regrette rien. Ce que j'ai donné, je l'ai donné librement, et avec la plus entière bonne volonté; et les autres en ont fait autant.

Messieurs du Comité de secours, adieu! Trois ans ont passé depuis que votre bienveillance nous enrôla pour aller au secours de gens faibles et en détresse. Nous avons rapatrié deux cent soixante individus, et mis cent cinquante autres en sûreté.

Et vous, camarades, adieu! Puissent des honneurs, autant que vous en méritez, pleuvoir sur vos têtes! Je vous recommande aux sympathies de vos compatriotes. Si jamais personne venait à mettre en doute votre virilité, votre loyauté, votre vaillance, ces pages témoigneront de la noble fortitude avec laquelle vous avez traversé une épreuve dont rien, je pense, n'égalera jamais la tristesse et le désespoir. Adieu,

Stairs, Jephson, Nelson et Parke; à vous aussi, Bonny, à vous tous une longue et bonne nuit!

« Vous qui jamais n'avez reculé, et qui toujours avez marché de l'avant; vous qui n'avez jamais douté que se dissiperait la sombre nuée, et que le droit l'emporterait, fût-il un moment terrassé par l'injustice; vous qui pensez qu'on ne tombe que pour se relever, qu'on n'est battu que pour mieux vaincre et qu'on ne dort que pour se réveiller!

Vous les vaillants, acclamez l'Invisible de vos saluts joyeux! Il est midi et nous sommes au fort de la mêlée. Poussez les compagnons, poussez-les en avant, poussez-les par le dos, par la poitrine, comme il se rencontre. Il faut courir et se hâter, il faut lutter et vaincre, aujourd'hui, demain, toujours, et comme ici, là-bas encore! »

Gloire à Dieu, au siècle des siècles, amen!

FIN